

À Naima..

TEMOIGNAGES

1. MEMBRES DE DDL
2. EX-MEMBRES DE DDL
3. EXTERIEURS
4. DOCUMENTS

*Ce recueil est dédié à la mémoire de **Naima Louali-Raynal**, rendant ainsi hommage à la chercheuse, à l'enseignante, à la collègue et à l'amie que nous avons connue. Nous formulons le vœu que ces témoignages s'inscrivent dans la mémoire collective de ce laboratoire qu'elle aura marqué par sa présence et comme un geste d'amitié envers la famille de Naima, envers Jacques, Yanis et Elias et toute sa famille en France et au Maroc.*

En marge des hommages scientifiques rendus à Naima, comme le colloque de linguistique du 23 mars 2006, cette collection de témoignages recueillis en 2005 souhaite ainsi évoquer la profonde empreinte humaine que Naima aura laissée auprès de ses collègues.



Naima à Chenini (Tunisie), juin 2004 – (photo J.-M. Dugoujon)

Jean-Michel Dugoujon

Centre d'Anthropologie, Toulouse, France

J'ai connu Naima à l'occasion du programme OHELL, puis OMLL : « Le berbère et les Berbères : Diversité linguistique et génétique », au début de l'année 2000. Elle était responsable de la partie linguistique. Voici une photo qui résume tout ce que représentait Naima. Elle a été prise à l'occasion de notre dernière mission dans le sud tunisien, à Chenini, en juin 2004. Nous avons rencontré dans le vieux village berbère cette dame âgée, en présence de sa fille et de sa petite fille. Elle en est la seule habitante, n'ayant jamais voulu « descendre » dans le village construit récemment au bas de la montagne, offrant un meilleur confort. On remarquera ses vêtements typiques et ses outils de cuisine traditionnels, et elle était berbérophone...

Naima, c'est un regard, un sourire, le respect de ses interlocuteurs, une éthique rigoureuse sur le terrain. Tout est dans cette photo, la posture l'atteste. Naima était une fille sérieuse, compétente, très travailleuse, volontaire et perspicace. Nous avons réalisé de nombreuses missions ensemble, au Maroc et en Egypte (dans l'oasis de Siwa). Elle était devenue mon amie.

MEMBRES DE DDL

Jalaleddin Al-Tamimi

J'ai connu Naima pour la première fois pendant mon DEA. Elle m'a apporté énormément de connaissances et d'amitié. Je me rappelle qu'à chaque fois que j'avais besoin d'une information quelconque ou d'une aide, elle était toujours présente. Elle était d'une gentillesse incomparable. Ce que je ressens pour elle ne peut pas être décrit avec des mots. Elle me manquera énormément.

Mahé Ben Hamed

Quelques jours avant de m'envoler pour Auckland commencer mon postdoc, je suis allée rendre visite à Naima à l'hôpital. À ce moment étrange entre la fin d'un cycle et le début d'un autre, elle m'a offert la perspective que sa maladie lui donnait de son parcours de chercheur. Elle ne m'a pourtant dit qu'une chose : de toujours garder ma porte ouverte. Elle m'a dit qu'elle regrettait d'avoir trop souvent fermé la sienne. Même lorsque l'on est en retard pour un papier ou une conférence ; ce n'est qu'un papier, qu'une conférence. La vie, elle, coule ailleurs, et ce sont des moments que l'on ne doit pas hypothéquer. De Naima, je garde pourtant le souvenir d'une porte ouverte. De sa conscience, humaine avant d'être professionnelle. De fous rires à trois, Naima, Rym et moi, au cours d'une pose déjeuner, avec un soleil de maghreb accroché au dessus de nos têtes...et de ces fous rires à deux, dans le joli tandem qu'elle formait avec Gérard. Et d'autant de moments de vie et de partage. Autant de moments qu'elle n'aura pas hypothéqué.

Denis Creissels

La première fois que j'ai rencontré Naima, c'était il y a une quinzaine d'années au colloque de linguistique africaine à Leiden, où elle présentait une communication sur le consonantisme du berbère.

Depuis 10 ans que je suis à Lyon, c'était quelqu'un que je voyais régulièrement au labo. Je ne peux pas dire que je la connaissais vraiment sur le plan personnel, mais en tant que collègues nous avons toujours eu d'excellentes relations. Elle me donnait régulièrement à lire des articles qu'elle écrivait, pour que je lui fasse part de mes commentaires. Je garderai le souvenir de ces discussions, qui m'ont laissé l'image de quelqu'un que son thème de recherche passionnait.

Emmanuel Ferragne

Naima est une des premières personnes que j'ai rencontrées au Laboratoire ; c'était en 2001, lors de ma première visite dans ce dédale de bureaux où je viens désormais quotidiennement. Je franchis la porte de son bureau, on nous présente, et je vous laisse imaginer l'effet inhibiteur que peut provoquer l'étiquette "chercheur CNRS" sur un jeune étudiant de Maîtrise ! Mes pensées vont de "note bien tout ce qu'elle va te raconter" à "ne la contredis pas, ne donne pas ton avis, elle sait sûrement tout mieux que toi"...

Je n'ai pas eu à me sentir gêné bien longtemps ; il se trouve que Naima utilise le même logiciel que moi pour l'analyse phonétique. Une fois le logiciel lancé sur son ordinateur, Naima me demande de lui donner quelques tuyaux. Après des années passées dans le système universitaire avec des professeurs peu abordables (pas tous, heureusement), et qui ne s'abaisseraient certainement pas à demander l'opinion d'un pauvre petit étudiant, voilà qu'un "chercheur CNRS" faisait ce pas vers moi !!! Au bout de quelques minutes, je comprends que sa requête n'est pas motivée par cette espèce de condescendance qu'on trouve parfois dans nos milieux : ce que je lui raconte l'intéresse réellement ! Comble de bonheur, Naima propose même que nous dispensions ensemble une formation sur le logiciel en question.

Je me souviens être sorti de son bureau et avoir rencontré le grand patron de l'époque qui s'enquiert des éventuels bénéfices de ma visite. Je lui réponds tout de go, et fier comme un coq, que je suis sur le point de donner une formation avec Naima sur ce fameux logiciel. Naima venait de me laisser entrevoir les premiers signes de l'humilité généreuse qui, je m'en suis aperçu avec le temps, caractérisait sa façon de se comporter avec moi (et certainement avec les autres).

D'ailleurs, je n'ai pas eu à hésiter longtemps entre "vous" et "tu" ; je n'ai pu que lui dire "tu" très rapidement : c'est certainement symptomatique de la simplicité, du caractère sain de la relation qu'elle avait su instaurer.

Je me souviens également de son ouverture d'esprit. Pour l'anecdote : elle m'avait fait la surprise de ne pas me servir l'opinion démagogique que les média et les gens de mon entourage avaient à l'époque du débat sur le foulard islamique. Sa réponse – et sincèrement, je l'utilise souvent lorsque quelqu'un à la mauvaise idée de débattre de thèmes du même acabit avec moi – m'avait permis de réaliser que je pouvais encore rencontrer des gens dont la seule préoccupation n'est pas de se plaindre, ni de prêcher pour leur petit confort personnel. Merci pour le tuyau, Naima !

Colette Grinevald

Je voudrais parler de Naima la femme, Naima la mère, Naima la collègue linguiste, enseignante et linguiste de terrain.

Quand je suis arrivée au laboratoire il y a dix ans, Naima a été pour moi une partie d'un certain retour aux sources, c'était une femme de l'Afrique du Nord de mon enfance, qui parlait une langue berbère comme les gens du village de Kabylie où j'avais passé du temps enfant. Je revenais d'un long exil aux Etats-Unis, j'habitais les pentes de la Croix-Rousse qui me rappelaient Bab-el-Oued, et il y avait là dans le laboratoire une autre femme de cet autre côté de la Méditerranée. D'elle, je garde aujourd'hui des boucles d'oreille touareg achetées au labo d'un magnifique touareg qu'elle nous avait présenté, et une paire de babouches rouges qu'elle avait demandé à sa sœur de me ramener du Maroc, et qu'elle a voulu m'offrir en cadeau depuis son lit d'hôpital, cette dernière fois que je l'ai vue en avril. Elle m'avait dit d'un ton un peu mystérieux « reviens toute seule tout à l'heure », alors que je sortais de sa chambre avec des collègues du labo aussi venus lui rendre visite cet après-midi là. Je me suis demandé pendant cette heure avant de la revoir seule de quoi on parlerait, comment on se dirait adieu car je partais pour plusieurs semaines, et on savait toutes les deux sans le dire qu'on ne se reverrait probablement plus. Quand je suis entrée dans sa chambre, elle travaillait sur son ordinateur, devant la fenêtre. Elle s'est levée et m'a demandé de monter sur une chaise pour descendre sa valise de dessus l'armoire. Elle l'a ouverte et elle m'a donné ces babouches rouges, magnifiquement rouges et belles, en m'informant qu'avec les semelles qu'elles avaient, je pouvais même sortir dans la rue avec, si je voulais. Et puis elle est retournée s'asseoir à son ordinateur.

J'écris ces lignes les babouches rouges au pied et elle n'est plus là. Je regarde tous les jours en traversant le pont de Perrache pour aller au labo le bâtiment de couleurs sombres et de formes trop carrées de l'hôpital St Joseph, et je cherche du regard la fenêtre de sa dernière chambre, celle qui donnait sur le Rhône. Je n'arrive pas à croire qu'elle est partie, c'est encore surréel pour moi, encore plus maintenant qu'au début. Partie pour de bon, Naima ?

Je pense à comment elle a demandé qu'on la ramène chez elle, au Maroc, et je pense à sa sœur venue du Maroc qui a partagé sa chambre d'hôpital. J'y pense parce qu'après 28 ans aux Etats-Unis, je suis rentrée en France, pour y retrouver mes frères et sœurs. On partageait ça, d'avoir vécu loin de nos familles, loin de nos frères et sœurs. Et puis on partageait aussi le fait d'être mères de deux garçons. Elle en avait déjà un quand je suis arrivée, j'ai vu son ventre grossir pour le deuxième, et on a tous connu ses deux enfants, garçons si sages quand ils venaient dans son bureau de temps en temps. Deux garçons nés en France, deux garçons qui parlaient le français, deux garçons d'elle la mère et la linguiste de langue berbère. On en parlait, d'être mères de garçons, et on parlait aussi du fait que nos fils n'ont pas grandi en parlant notre langue, les miens petits ne parlant que la langue de leur père américain. On s'était raconté nos histoires de départ et d'exil, de multilinguisme et d'études de linguistique, de femmes professionnelles et de mères. Beaucoup des mêmes choix, une entente à mi-mots.

Et puis il y avait Naima ma collègue spécialiste du berbère, cette langue qui m'était si familière à l'oreille mais que je ne connaissais pas et qui me fascinait. Quand elle a commencé à faire des cours magistraux pour le cours de première année de Langues et Cultures sur les langues de sa région du monde, je suis allée apprendre d'elle assise en auditrice au milieu de centaines d'étudiants. Il y avait dans l'amphithéâtre des dizaines d'étudiants d'origine maghrébine, dont beaucoup ne parlent pas la langue de leurs parents ou grand-parents. On était tous là à écouter Naima, qui de sa voix posée, de sa façon presque nonchalante, nous racontait ces pays et ces langues, presque sur un ton de conversation. J'étais fascinée par l'atmosphère spéciale créée par cette femme berbère, savante des langues berbères, qui avait préparé des cours vraiment magistraux qui parlaient de l'histoire, la géographie, la culture et la littérature, les langues et les écritures de cette partie du monde d'où elle était venue. J'ai gardé mes notes, et les cartes qu'elles nous avaient distribuées (voir Document A en fin de recueil). Plus tard, on a travaillé en équipe dans le cours de Description des Langues, quand il était encore appelé « LLTO », pour Linguistique des Langues à Tradition Orale. Dans la première partie du cours, elle leur faisait travailler un peu la phonétique et la phonologie du berbère. Et j'avais décidé pour la partie suivante du cours dont j'étais responsable, sur la morphosyntaxe et la syntaxe, d'enchaîner sur la même langue. Une façon pour moi de m'approcher de cette langue, une façon aussi de travailler avec elle. Deux années de suite j'ai donc travaillé pendant quelques semaines sur la morphosyntaxe du tamazight. Je l'ai fait sur la base d'un texte enregistré qu'elle avait transcrit et traduit pour moi, avec lequel j'ai essayé de montrer aux étudiants ce que juste quelques lignes d'un texte peuvent révéler de la richesse morphosyntaxique d'une langue. Une année ce fut une histoire de plat de couscous prêté et retourné, une autre année le conte de la bise et du soleil (voir Document B).

Et puis là où nos centres d'intérêt ont commencé à vraiment se recouper, plus récemment, a été à l'occasion de son projet sur la langue siwi d'Egypte, dans le programme OMLL, car c'est une langue en danger (voir Document C). Une histoire de terrain, une de mes préoccupations, et une histoire de langue en danger, un de mes thèmes de travail principaux ces temps-ci. Plusieurs fois on a parlé, avant qu'elle parte sur le terrain, de ce qu'elle aurait besoin d'observer et de demander, et à chaque retour elle me racontait ses expériences. Elle parlait beaucoup de la relation spéciale qu'elle pouvait établir avec ces derniers locuteurs d'une langue berbère moribonde qui se sentaient isolés et très peu considérés dans un pays devenu entièrement arabophone. Elle racontait l'accueil spécial qu'elle recevait, à s'intéresser à leur langue, à pouvoir presque les comprendre. On avait dit qu'elle devrait écrire quelque chose là dessus. Elle avait des notes pour un profil sociolinguistique de cette langue siwi d'Egypte, et je voulais qu'elle se raconte elle aussi, dans son rapport à eux, une linguiste berbère chez des berbères. Elle ne l'écrira pas, mais on dédiera à sa mémoire le livre que plusieurs d'entre nous du laboratoire sommes en train d'écrire, sur la grande diversité des types de locuteurs de langues en danger et sur nos relations à eux, sur nos méthodes de travail, nos frustrations et nos joies à faire ce genre de terrain. Et j'espère pouvoir mettre la même photo qui apparaît dans ce numéro spécial du DDLinfo sur la couverture, parce qu'elle dit beaucoup de Naima. Qu'elle était une linguiste, linguiste proche du terrain, linguiste des langues

berbères, linguiste qui aimait les langues et les gens qui les parlaient. Elle est si élégante et belle sur cette photo, si frappante dans sa posture à l'écoute de cette femme qui n'avait plus personne à qui parler sa langue dans son village, que je voudrais arrêter mon film d'elle sur cette image.

Sophie Kern

Quand Naima prenait un bébé dans ses bras ou que tout simplement elle voyait un enfant, elle se mettait à pleurer. Avant d'être mère, je ne comprenais pas cette réaction. Aujourd'hui que j'en suis une, je comprends que Naima avait un cœur immense et qu'elle était prête à y mettre tous les enfants du monde.

Cécile Lux

Naima était ma professeure. C'est la personne qui m'a permis de donner forme à deux de mes passions : j'ai toujours été attirée par le Maghreb et l'étude des langues à tradition orale me faisait rêver. J'ai pu me lancer, en grande partie grâce à elle, dans l'étude du berbère. Elle a non seulement été mon guide dans le domaine de la linguistique berbère, mais elle m'a aussi éclairée au sujet du fonctionnement du monde universitaire ; puis elle m'a procuré le meilleur de mes petits boulots. En l'espace de trois ans, seulement, elle a joué dans ma vie un rôle important.

Naima était ma professeure. Nos rapports étaient ceux d'une étudiante à sa professeure. Nous n'étions pas intimes. Toutefois, un sentiment réciproque –je le crois- de sympathie et de respect animait nos relations, et nous avons passé des moments forts ensemble.

De ce que j'ai connu de Naima, je voudrais évoquer ici sa générosité, trait de sa personne qui m'a profondément touchée et qui a marqué à plusieurs reprises ces trois années au cours desquelles nous avons travaillé ensemble.

Tout a commencé un jour de décembre, pendant mon année de maîtrise, alors que j'avais dans l'idée de faire mon mémoire sur le berbère. Je ne connaissais alors que peu de choses à propos de cette langue. Puisque c'était celle de nos professeurs qui travaillait sur le sujet, j'ai un jour décidé de frapper à la porte de son bureau. Je n'avais rien préparé, je n'avais pas envoyé de mail pour prévenir mon apparition subite, j'avais comme seule certitude de vouloir faire une étude sur cette langue. Au moment où je suis entrée dans le bureau, alors qu'il était déjà trop tard pour reculer, je me suis rendue compte que j'aurais pu préparer cet entretien improvisé : je ne savais pas quoi dire, et, comme il m'est d'usage en pareil cas, je me suis mise à rougir. Je n'étais pas à mon avantage.

Le sourire que m'a prodigué Naima a été exceptionnel de spontanéité et de générosité, c'était un sourire vraiment accueillant qui a eu le pouvoir de me mettre à l'aise dans cette situation peu agréable. Elle aurait pu être étonnée de cette étudiante qui semblait tombée de nulle part ; mais elle m'a invitée à entrer, m'a proposé un rendez-vous pour la semaine suivante ; elle ne s'est pas arrêtée à cette première impression qui aurait pu être défavorable. Sa générosité à mon égard a commencé ce jour-là.

Cette première rencontre a débouché sur une alliance de trois ans pendant lesquels Naima m'a livré, toujours dans la douceur, une part de sa culture et de sa langue, pendant lesquels elle m'a dispensé une bonne formation en linguistique berbère et en linguistique de terrain : elle m'a conseillé sur les ouvrages indispensables et elle m'a aidé à résoudre les différents problèmes auxquels un « apprenti-chercheur » peut être confronté. Je connais plus de choses aujourd'hui sur le monde berbère. C'est aussi dans ce sens-là qu'a joué sa générosité à mon égard.

Naima m'a donc ouvert la porte d'une culture dont je rêvais de me rapprocher, et m'a encore permis deux expériences inoubliables : un voyage au sud du Maroc où j'ai pu enregistrer des données et mieux comprendre la culture et la langue auxquelles je m'intéresse ; un séjour en Allemagne, à Bayreuth, pour un colloque rassemblant la plupart des berbérissants.

Je voudrais revenir sur ce voyage que nous avons effectué ensemble. Elle m'a proposé, alors que je n'avais pas entamé mon DEA, de participer à ce colloque : elle m'a donné une grande preuve de confiance puisqu'elle m'a inscrite sous sa responsabilité (et celle de G. Philippson) à cette conférence où je devais intervenir. Là encore, sa générosité a été louable. Elle prenait un risque en me présentant à ce

colloque comme l'une de ses étudiantes, mais par cette action, elle m'a permis d'assister à des interventions très intéressantes, de prendre la parole devant un public concerné par le domaine berbère, et surtout de connaître des personnes dont j'avais lu les ouvrages et avec qui les discussions étaient passionnantes.

Enfin, je parlerai d'un moment nettement plus douloureux, mais où cette générosité dont faisait preuve Naima s'est exprimée d'une manière extrême, comme rarement on en voit.

Dans son ultime combat contre la maladie, j'ai été plusieurs fois lui rendre visite à l'hôpital. Naima m'a toujours reçue avec grâce, avec le même sourire qu'à la première rencontre dans son bureau. Et, malgré la fatigue et les soucis qu'engendraient forcément la maladie (soucis dont elle parlait peu, semble-t-il, pour épargner famille et amis), elle s'est toujours inquiétée de nos nouvelles (j'y allais en général avec d'autres étudiants). Pour ma part, elle me demandait toujours l'avancement de mon mémoire, si j'allais avoir de nouvelles vacances, si...C'était peut-être une manière de lutter contre la maladie, mais c'était aussi une manière tellement belle de s'ouvrir encore une fois à l'autre. Malgré sa propre souffrance, elle ne s'est jamais renfermée sur elle-même, et a continué, dans la dignité, à donner un réconfort à son entourage, par ce même sourire.

La dernière fois que j'ai vu Naima, son état était critique. C'était un de ces après-midi brûlants d'avril, un de ces après-midi de printemps qui ressemblent tellement à l'été.

Naima était allongée sur son lit, entourée par sa mère et sa sœur. Elle était consciente de ceux qui l'entouraient ce jour-là et nous avait tous salués d'un sourire. Ses paroles en revanche étaient à peine audibles. J'ai passé un moment dans sa chambre. Puis l'une de ses amies est partie. Un sourire flottait sur le visage de Naima quand cette amie a pris congé, elle semblait vraiment heureuse d'être entourée.

Lorsque je me suis approchée pour la saluer, nous savions toutes deux que c'était la dernière fois que nous nous voyions. Je ne voulais pas me l'avouer, mais nous le savions. J'ai pris la main de Naima, elle a serré la mienne. Puis elle m'a simplement murmuré un « au revoir ». Mais ces paroles étaient, encore une fois, éclatantes de générosité ; cet au revoir transportait tellement de choses : il signifiait « bonne continuation, bonne chance », il manifestait une telle bienveillance, un tel apaisement. Encore une fois, dans ce moment où j'aurais voulu lui apporter un petit réconfort, c'est elle qui m'a apporté de la chaleur, qui a su donner, en toute discrétion.

Ces gestes qui ont ponctué ces trois ans de travail ne s'effaceront pas, Naima est de ces personnes que l'on n'oublie pas. Naima était une vraie généreuse.

Jean-Philippe Magué

L'image que je retiendrai de Naima est celle de son sourire. Il m'est impossible de me remémorer Naima sans son sourire, comme si il avait toujours été accroché à son visage. La dernière fois que j'ai vu Naima, c'était en hiver, alors que sa maladie lui avait laissé un peu de répit pour pouvoir faire le tour du labo. Elle était fatiguée, affaiblie, mais elle souriait.

Raymond Mayer

Bien que ne travaillant pas sur les mêmes terrains ni dans les mêmes disciplines, nous nous sommes échangé, dès la première présentation faite par Jean-Marie de Naima à son bureau (je crois que c'était en 1994), deux livres. Nos livres respectifs portaient sur un thème commun : les transformations de l'oralité. Le sien se fondait sur les contes maghrébains en situation inter-culturelle à Lyon, le mien sur la modélisation de l'évolution d'une tradition orale aux îles Wallis et Futuna. Cet échange allait avoir une conséquence imprévue dix ans plus tard : c'est en effet avec la co-autrice du livre de Naima, précisément Nadine Decourt, que j'ai été amené à assurer, à partir de 2004, un TD d'anthropologie de l'oralité à Lyon 2.

Chacun improvisera sa cordiale conclusion sur les vertus de l'échange et je dis, avec un pincement au cœur, merci encore, Naima !

Pascale Paulin

« Vous n'allez pas croire toutes ces conneries ! »

Nous disait-elle un an plus tôt... Elle nous avait fait sourire.

Naima était pour ainsi dire franche, directe. Elle allait droit au but. Quand elle s'attaquait à une tâche, elle y mettait tout son cœur, elle s'engageait totalement.

Son intégrité faisait sa force.

Et je n'ai pas voulu croire ces derniers temps à d'autres « conneries ».

J'imaginai te croiser au détour d'un couloir avec ta grande touffe de cheveux caractéristique qui se découpait dans la pénombre des couloirs sinueux du laboratoire. L'imaginaire est vaste et nous nous y retrouverons parfois pour partager quelques émotions de « terrain »...

Non Naima il ne faut pas croire à toutes ces conneries!

François Pellegrino

Naima avait une capacité d'écoute et une présence superbes. Elle était capable de vous laisser parler tout en gardant un sourire doux et attentif, quitte à vous contrer ensuite avec ses propres arguments, toujours intelligents et à propos. Cette qualité de dialogue, aussi bien sur des travaux scientifiques que sur des thèmes de société, faisait de Naima une interlocutrice que j'appréciais beaucoup. Son calme et sa douceur pouvaient cependant virer à l'incandescence la plus vive, que ce soit sur un éclat de rire (le plus souvent) ou de colère, lorsque l'injustice et la bêtise humaine la faisaient quitter sa noble sérénité.

Je garde d'elle le souvenir de cette présence, à la fois sereine et bouillonnante, si vivante. Elle me manque.

Gérard Philippon

Lors d'une conférence à Marrakech, Naima et moi étions allés faire un tour dans les souks de la ville. Elle recherchait des cadeaux à ramener à ses enfants. Ayant repéré une échoppe attrayante, elle se lança avec le commerçant dans une grande négociation en arabe marocain, dont je ne compris évidemment pas un mot, mais qui était particulièrement animée. Au bout d'un moment, le marchand se tourna vers moi et me dit en français, d'un ton mi-amusé, mi-désespéré: "Mais elle est *dure*, hein !?". (Je lui répondis d'ailleurs sur le même ton "Oh, ça ! vous ne vous imaginez pas à quel point!")

Après quelques instants de plus, Naima finit par obtenir les cadeaux convoités au prix qu'elle avait décidé. A mes commentaires, au moment où nous sortions du magasin, elle me répondit, sur le ton candide qu'elle affectionnait: "Moi ? Mais je suis nulle en marchandage! J'ai toujours été considérée comme la honte de la famille.". Il convient de préciser par ailleurs que l'arabe marocain n'était que sa troisième langue, après le berbère et le français ! Dont acte.

Gisèle Teil-Dautrey

On aurait voulu être dans une histoire, mais Naima savait bien que c'était la fin de la sienne ! Elle l'avait lu dans le regard de ses enfants, dans ce regard qui appelle, qui cherche et qui attend une lueur d'espoir. Son sourire était toujours là mais empreint de tristesse.

Accepter la fin de son histoire c'était aussi supporter d'engendrer la douleur dans le cœur de ses enfants. Comment accepter de partir sans pouvoir en parler à ses enfants ? Pourquoi ne peut-on que lire l'angoisse dans leur regard, sans pouvoir les protéger de cette angoisse ?

Alors, on a parlé... On a parlé de la résilience, on a parlé de l'espoir, de l'espoir que malgré la disparition et malgré la douleur, la vie continue et surtout, la vie peut continuer de se construire et de se bien construire.

Lolke Van der Veen

Nul besoin de dire que la disparition de Naima a profondément affecté chacun de nous. Nous la savions très affaiblie par la maladie, mais j'ai toujours cru qu'elle reprendrait sa place parmi nous. Le courage qu'elle a manifesté devant la maladie est une leçon de vie pour tous. Chacun pourra en tirer profit, je pense. Surtout à une époque où la pression du travail est très présente et nous fait souvent oublier que la Vie est bien plus que le travail.

J'ai connu Naima dès mes premières années à l'Université Lyon 2. J'étais en Maîtrise, alors que Naima préparait son DEA. Nous avons tous les deux connu le précurseur de notre actuel laboratoire : le Laboratoire de Phonétique et de Linguistique Africaine (LAPHOLIA), sous l'égide de Jean-Marie et Gilbert. Les effectifs étaient plus restreints et le fait de travailler au sein de ce laboratoire de petite taille, encore situé au bâtiment I sur le campus de Bron, mais déjà très dynamique et convivial, a tissé des liens que rien ne pourra défaire. Nous nous entraînions sur du matériel considéré comme préhistorique aujourd'hui. L'ancien ordinateur utilisé pour l'analyse de la parole, SOLAR si je me souviens bien, occupait une pièce à part entière. Les écrans et le reste du matériel se trouvaient dans notre salle de travail. Une époque qui me rappelle de très bons souvenirs et où nous nous entraînions et soutenions comme jeunes étudiants. Très régulièrement, nous nous retrouvions pour préparer nos contributions respectives pour la revue *Pholia*, nos « working papers » lyonnais.

C'était très formateur, même si cela prenait du temps. C'est de cette époque que date notre fidélité à Mac !

Les contributions de Naima nous changeaient un peu les idées, à nous les bantouïsants. Sortir de son cadre habituel de temps en temps, cela fait du bien. Nous avons grandi avec le berbère, pour ainsi dire.

Je me souviens en particulier de l'enregistrement audio-visuel des salutations touareg. Un très joli spectacle. Le bleu pénétrant des habits. Le thé vert à la menthe bu assis par terre en cercle, qui en moins de 20 minutes m'avait débarrassé d'un mal de tête qui s'annonçait sévère.

Naima aimait son travail, cela se voyait, même si les débuts à la fac n'étaient pas toujours faciles. La vie d'un étudiant est parfois un parcours du combattant. Malgré les obstacles occasionnels, Naima n'a jamais cessé de se donner à fond, l'étude du berbère et de l'histoire de ses locuteurs étant sa grande passion.

Des années plus tard, j'ai beaucoup apprécié travailler avec elle dans le cadre du cours de Description des Langues. Naima initiait les étudiants au travail avec informateur et à la constitution de corpus, alors que moi je m'occupais de l'initiation à la démarche en phonologie. Elle le faisait avec beaucoup de sérieux. Les étudiants qu'elle a encadrés s'en souviendront, ainsi que de sa disponibilité.

Il y aurait beaucoup de souvenirs à évoquer, comme notre participation à la Conférence Internationale de Linguistique africaine (CALL) à Berkeley en 2001 et à la première Conférence OMLL à Leipzig en avril 2004. Mais aussi les échanges plus personnels que nous avons eus sur tant de choses, scientifiques et moins scientifiques.

Le départ de Naima laisse un grand vide, mais sa gaieté de cœur, sa gentillesse, sa franchise, mais aussi sa discrétion, resteront à jamais gravées dans mon esprit. Même si les rires venant de son bureau se sont éteints, ils continueront de résonner dans mon for intérieur.

Sylvie Voisin

J'ai connu Naima lorsque je suis arrivée au DDL en tant que doctorante, mais c'est en tant qu'amie que j'aimerai apporter ce petit témoignage. Naima était une personne au grand cœur. Je me souviendrai toujours de ses yeux larmoyants lorsque je lui annonçai que j'attendais mon petit garçon. Elle avait, à cette époque, plus d'émotions que moi, car elle savait déjà toute la joie que ces petits bouts d'homme apportent dans nos vies. C'est comme ça que je l'ai connue pleine d'attention et d'affection aussi bien dans le travail que dans nos rapports amicaux.

ANCIENS MEMBRES DDL

Ruth Berman

Université de Tel Aviv, Israël

Naima m'avait accueillie – comme collègue nouvelle et inconnue mais surtout comme amie – dès la première journée lorsque je suis arrivée au labo au début de mon année sabbatique à l'automne 2000. C'était tout à fait typique de la part de Naima – comprendre au fond comment se sent l'autre, et faire tout pour lui donner le sentiment qu'il n'est pas seul, qu'il est chez lui. Malgré les différences d'âge, d'origine, de milieu familial – Naima m'a toujours donné le sentiment que nous étions très proches, grâce à sa générosité, sa chaleur et à l'empathie dont elle a fait preuve à mon égard, mais surtout grâce à sa grandeur d'âme. Elle avait cette grandeur d'âme surtout et d'abord pour Jacques et leurs fils, mais aussi pour ses amis, ses collègues et pour toutes les personnes qu'elle côtoyait – pas d'une façon légère et insouciante, mais d'une façon très sincère. Son cœur si grand, si chaleureux s'exprimait partout, notamment lors des superbes dîners qu'elle donnait avec Jacques dans leur maison si accueillante ; le repas toujours excellent, que la cuisine soit berbère ou française, et toujours accompagné d'un bon vin. Partager ces repas avec Naima et sa famille était pour moi un réel réconfort – d'abord quand j'étais seule, puis avec Yaakov, qui ne connaît pas un seul mot de français, mais qui était convaincu que Naima parlait parfaitement l'hébreu avec lui...

Naima a travaillé avec les femmes émigrées illettrées, travail au cours duquel elle a rencontré deux amies – Sabina et Michèle – qui, grâce à elle, sont aussi devenues mes amies. Cela aussi c'était Naima : tout ce qu'elle avait, elle était prête à le partager. Par contre, c'était moins évident pour elle de recevoir. En effet, lorsqu'elle a fait appel à moi pour l'aider dans la version anglaise d'un article qu'elle rédigeait, elle m'a donné le sentiment que je faisais quelque chose d'extraordinaire alors que cette coopération m'a été aussi bénéfique, sinon plus, en raison de ses idées et de sa perspicacité au sujet de la phonétique de la langue berbère – sujet de ses recherches qui a constitué un lien précieux entre ses deux mondes – le Maroc et la France.

Que me reste-t-il de cette âme magnifique dans ce petit corps qui n'a pas été assez fort pour résister ? Il me reste l'écho de son rire au bout du labo, la mémoire de ses déjeuners "sandwichs" dans le bureau de Linda, de ses cheveux frisés (pas du tout français, mais assez charmants, si typiquement Naima), de sa voix haute et douce disant mon nom avec un accent et un ton tout à fait uniques, et le souvenir de notre dernière conversation téléphonique de Tel Aviv à Lyon, quand j'ai entendu pour la première fois une note de peur et de désespoir dans sa voix à cause de cette maudite maladie qui l'a vaincue.

A Jacques et à ses fils, comme à nous tous, je voudrais dire enfin que nous avons eu la grande chance de connaître une personne comme Naima, et la grande malchance de la perdre – si tôt, trop tôt...

Dans les écritures saintes en hébreu, il est écrit (phonétiquement) :

še-yiheye zixra barux u-menuxata ede

"Que sa mémoire soit bénite et son repos en paradis".

Michel Bert

Laboratoire ICAR, Lyon2

son sourire

le même plaisir à chaque rencontre

"Attends, je vais te faire de la place. Il faut vraiment que je range mon bureau"

les longs moments passés à essayer de convertir un alphabet phonétique vers un autre : casse-tête et fou rire

une pause pour goûter les gâteaux que tu as fait

les parties du corps en berbère et en occitan : et chez toi, on dit comment ?

sa gentillesse
les repas ensemble
son sourire, toujours
ses enfants
ses attentions
quoi qu'il arrive, un message pour souhaiter une bonne année
"Tiens, je te donne ce livre pour ton institut"
les mails pour me signaler un article, un colloque
toujours son sourire

Christine Collomb

Base Corpus Langage, CNRS Côte d'Azur, Nice

Quand la méditerranée rencontre la méditerranée....

Je suis arrivée sur Lyon en Septembre 91, une envie folle de quitter ma mer(e) et mes montagnes afin d'aller vérifier si la vie était meilleure chez les gônes.

Les différences inter-régionales sont un fait établi encore faut-il les vivre ! Les premiers temps furent difficiles car forcément, ces gens ne parlent pas comme nous, ne mangent pas comme nous et ne partagent pas les mêmes loisirs...

Et puis un jour, à la sortie d'un cours, un collègue de maîtrise me présente celle qui allait me redonner mon soleil méditerranéen. Enfin, une personne qui pouvait me comprendre, une personne avec qui nous allions pouvoir échanger nos joies et nos peines, mon amie Naima.

J'avais trouvé une grande soeur qui durant 7 ans m'a accompagnée, aidée à grandir et à m'affirmer dans un milieu universitaire inconnu auparavant.

Mais c'est également cette grande soeur qui m'a fait comprendre la diversité culturelle du Maroc, ce que représente la culture berbère. C'est avec elle que j'ai dessiné mon premier caractère tfinagh et c'est toujours grâce à elle que j'ai (mais malheureusement pour mes hanches) découvert la cuisine de ce pays méditerranéen.

Chaque retour au "Bled" était accompagné d'un cadeau dont un bracelet que je n'ai jamais enlevé et qui demeure donc, à ce jour, toujours à mon poignet droit.

Les fous-rires durant certaines séances avec des informateurs berbères, étaient également de rigueur. "Tu sais", disait-elle, "avec certains, il faut bien mettre son alliance en évidence, ça évite les problèmes et surtout les malentendus".

La moquerie ou la magagne (comme l'on dit dans nos régions) est une caractéristique méditerranéenne basée sur le fait que nous aimons plaisanter de beaucoup choses, nous aimons jouer avec la dérision et nous avons énormément partagé ces moments de joies et d'insouciance où nos rires aigus raisonnent toujours dans ma tête.

Notre complicité était basée sur cet œil qui "en dit long", cette malice qui vous illumine un regard et apporte du soleil dans votre coeur.

Aujourd'hui, nous sommes chacune d'un côté de la méditerranée, l'Afrique pour toi, la France pour moi, liées par notre "mer patrie" et notre liberté d'esprit.

Larry M. Hyman

Department of Linguistics, University of California, Berkeley

For me, Naima Louali's reputation literally preceded her: I remember how excited Jean-Marie Hombert was in telling me about the very special person doing fantastic work on Berber who would ultimately be recruited in the labo. When I met Naima shortly before my special sabbatical year in the DDL in 1995-1996, I was certainly not disappointed. Immediately obvious were her multiple gifts as scholar, colleague, friend and human being. We had the joy of spending many- but never enough- occasions together in Lyon, in California and elsewhere at conferences. Whether sharing her insights and new discoveries concerning Berber dialects as far away as Egypt, or her love for Morocco and its culture, Naima's enthusiasm and generosity were both irresistible and unforgettable. A visit to Lyon was always made more special by the simple things, like passing her open door in the labo, where, even if busy, she would rise and greet me as if I were a long lost cousin.

On one of my last visits she insisted on inviting me (and her and my sidekick, Gérard Philippon) to a very fine couscous restaurant which she esteemed. Upon my last visit in March of this year, I was extremely moved when Naima told me: "Larry, je regrette mais je ne pourrai pas assister à ta conférence." Even in her failing state she always thought of others, and she always made me feel special. I think back on so many good times, funny times, like when I teased her (and Gérard) about presenting the only talk in French at an African phonology conference in Vienna. Given my impeccable francophile credentials, she would probably be surprised that I am writing my contribution to the Hommage in English. Well, sometimes you have to get it right-and expressing oneself is hard enough in one's native language. So, I know she will understand and forgive me for both transgressions. I will always miss you, Naima.

Mohamed Lahrouchi

C'est à l'automne 1994 que je rencontre Naïma pour la première fois. J'arrivais tout juste du Maroc pour continuer mes études à Lyon. Naïma était là pour m'accueillir et m'accompagner dans mes démarches à l'université. Je me rappelle que c'est en sa compagnie que j'ai effectué ma première visite au campus de Bron. Au DDL, je l'ai côtoyée pendant une année. Je passais chaque matin devant son bureau avant d'atteindre le mien au fond du couloir. J'avais la chance de l'avoir comme co-directrice de mon mémoire de DEA. Et nombreuses sont les discussions et les séances de travail que nous avons eues ensemble à propos de la phonologie du berbère-tachelhit (schwa et consonnes syllabiques...) : « comment tu dis ça ? répète ! encore !... ».

Naïma était pour moi la grande sœur, l'exemple, la source de motivation. Je garde d'elle le souvenir d'une linguiste passionnée, rigoureuse et méthodique, concernée par son patrimoine linguistique et culturel. Mis à part mon mémoire de DEA, je n'ai malheureusement pas eu la chance de collaborer d'avantage avec elle. Ces derniers temps, commençaient à se profiler des projets de collaboration mais, malheureusement, la vie en a décidé autrement. Sa disparition m'a beaucoup chagriné. En hommage à sa passion pour sa langue et sa culture, je cite ci-dessous un poème de Ali Sadqi Azaykou, extrait de *Timitar*

awal

*awal inu gan amaziɣ
ur tn issn jan
usin urd imikk
mad izdarn a ssrs ihuf ?
nkki ka bdda ittjagaln
awal nnax ugl
izakarn y umgrd
ils inu ddrn ukan,
ar ukan sawaln
gr idrdarn ur rmin
taguri irufan iqqaṇd da ttny irafan*

*awal inu gan amaziɣ
urtn iri jan kra nnan iga tawargit
iddu fln ax
ismd ijji d inna^l
han ur sar iffay
kra nnan
kigan as ik^wti wawal nnun
mddn ugin ad akk^w
adn mkli tudnt*

*awal inu gan amaziɣ
ran assul rzin
azmz ifssi
ssryin y ulawn takat
gin itran
nmaggarn
y ignwaṇ nx*

Poème de Ali Sadqi Azaykou,
Extrait de *Timitar*, Editions Okad 1989

Le verbe

Amazigh est mon verbe,
Nul ne le comprend.
Porteur de tant de sens,
Qui peut danser dessus ?
Seul, sans cesse je m'y accroche
Mon verbe porte
Des cordes au cou,
Et ma langue encore vive,
Parle encore
Sans fatigue, parmi les sourds.
Le mot assoiffé doit tuer la soif.

Amazigh est mon verbe,
Nul n'en veut. D'aucun disent que ce
N'est qu'un rêve
Et m'abandonnent en ajoutant :
« Ton verbe porte un passé
Douloureux et les gens
Refusent de partager ta souffrance »

Amazigh est mon verbe
Il veut briser
Le temps du silence,
Embraser les cœurs
Semblables aux astres,
Unis
Dans nos cieux.

Traduction de Fatiha Lasri

EXTERIEURS

Mansour Benaouda
Laboratoire ICAR Lyon 2

MINE DE RIEN

C'était en première année de DEUG que Naima nous présentait, en "Langues et Cultures", le Maghreb sous toutes ses coutures.

A l'époque, en 1998/1999, l'Algérie rayonnait en France par son raï, mais de la France, on voyait l'Algérie blessée par la guerre civile. Le devoir de réserve, en tout cas en matière de politique et de religion, s'avérait alors difficile à respecter.

Naima, nous a (ra)conté l'histoire du Maghreb préislamique, les peuples berbères, puis l'arrivée de l'Islam, les grands noms de la philosophie maghrébine, les différents dialectes, les prononciations, en entretenant avec son cours une proximité plus que familière.

Enfin, arrivée au terme de la session, Naima glissait tout de même deux, trois parenthèses, gratinées mais très brèves de l'actualité algérienne pour critiquer gouvernements et extrémismes religieux. Ces parenthèses étaient courtes mais en disaient long sur ses opinions. Naima fermait ses apartés, mine de rien, par des formules de type "enfin, bref ce n'est pas le sujet du cours".

Evidemment, on ne pouvait que fermer les yeux en entendant de sa bouche des opinions qui étaient les nôtres. Evidemment, comment, à sa place, en enseignant l'histoire de l'Algérie, pouvait-on se taire sur l'actualité et faire mine de rien ?

L'essentiel de sa pédagogie consistait finalement à déployer son rapport affectif vis-à-vis du Maghreb qu'elle partageait avec les 400 étudiants de l'Amphi. Peut-être est-ce la raison pour laquelle, je ne connais l'histoire du Maghreb préislamique qu'à travers le cours de Naima Louali.

Travaillant aujourd'hui en communication, je suis professionnellement bien éloigné de la discipline "Langues et Cultures" mais je reste personnellement proche d'elle...

Mohammad Dawlat
Praxiling, ICAR Montpellier3

Les mots nous manquent pour vous dire notre peine et vous témoigner notre soutien dans ces moments si douloureux. Une personne aimée est un trésor du cœur et la perdre c'est comme perdre une partie de soi-même. Attachez vous souvenirs et laissez-les trouver leur façon de guérir votre douleur œuvre et encore ! L'amour, le rire et la joie que vous partagez vous rendront votre force.

C'est du fond du cœur que je prends part au si grand chagrin qui vous frappe ainsi que les vôtres. Les mots en telles circonstances sont dérisoires lorsqu'il faut exprimer l'émotion, la peine, le chagrin.

J'avais beaucoup d'estime pour Mme LOUALI. Elle fut une enseignante active, dévouée et chaleureuse. Je salue sa mémoire avec une profonde émotion. En effet, je dois beaucoup à Mme LOUALI qui m'a orienté vers le bon chemin dans mes recherches en Master 2. Ses conseils judicieux, ses précieuses suggestions m'ont toujours été très utiles. C'est grâce à ALLAH et puis grâce à elle que je suis actuellement en doctorat. Le souvenir de tant de choses partagées souligne son départ, et son absence immense et douloureuse demeurera en nos cœurs.

Nous ne pouvons rien faire sinon de nous soumettre à la volonté d'Allah et nous invoquons notre seigneur d'étendre sa miséricorde sur elle.

Je vous prie d'agréer mes salutations les plus respectueusement attristées.

**Patricia Moratille, De la part de tous les secrétaires de Bron qui l'ont connue
Responsable du Secrétariat ASIE, Université Lyon2**

De la part de tous les secrétaires qui l'ont connue :

Un bouquet de pensées pour Naima
Une pensée pour ton sourire,
Une pensée pour ta gentillesse,
Une pensée pour tes 2 pays,
Une pensée pour ton savoir,
Une pensée pour ta famille,
Nous ne t'oublierons jamais,
tu seras toujours dans nos coeurs.

**Amina Mettouchi
Centre de recherche berbère, INALCO**

Très chère Naima,

Je ne peux imaginer écrire sur toi sans m'adresser à toi, tant ta disparition me semble irréelle. Ton souvenir est si joyeux, si présent à mon esprit ! Quand je pense à toi, je nous revois à Bergame il y a deux ans, partageant une chambre dans ce joli hôtel de la vieille ville. Passer ces quelques jours avec toi a été un véritable plaisir : tu savais mêler le travail et la détente d'une façon qui n'appartient qu'à toi. Tu avais des collaborations en cours avec des collègues, et passais très sérieusement un moment à travailler avec chacun, et en même temps, à l'occasion des repas, tu t'amusais beaucoup, ne manquais pas d'épingler certains comportements, avec justesse, humour, mais toujours avec gentillesse. Nous avons un peu travaillé, en tailleur sur nos lits, avec la climatisation et dans une demi-obscureté à cause de la chaleur, sur la question de la focalisation intonative en chleuh, en vue de préparer un protocole d'élicitation pour un article en commun. Nous nous sommes revues à Paris en 2004 pour en parler, et avons avancé les choses. Je pensais qu'on aurait tout le temps de mener à bien ce projet. Malheureusement, la vie m'a cruellement déçue, et tu t'en es allée.

Je garde de toi un souvenir lumineux, chaleureux, et je regrette infiniment de ne pas pouvoir continuer à te côtoyer, à travailler avec toi, à faire des projets sur l'intonation du berbère, et à mêler l'utile à l'agréable à l'occasion de séances de travail qui ont toujours été un plaisir.

Je te dis Adieu donc, et merci pour ta présence, ta générosité, et ton amitié.

**Nathalie Vallée
Institut de la Communication Parlée, INPG/Université Stendhal**

Nous étions quelques uns de Grenoble et de Lyon à nous accueillir tour à tour dans le cadre de séminaires transversaux, voilà une quinzaine d'années. Comme moi Naïma était toujours de ceux là. Sur le campus de Bron, elle nous accueillait toujours avec beaucoup d'égard et de gentillesse. C'était mes premiers pas dans la recherche.

Naïma tout aussi jeune avait beaucoup plus d'assurance que moi et à travers la présentation de sa recherche exprimait déjà aisément sa passion pour la phonologie berbère. Nous sommes restées en contact. Elle m'informait des séminaires de son laboratoire, me prévenait de l'arrivée de Ian et des dates de ses conférences, ou autres manifestations. D'année en année, les congrès et colloques nous ont fait nous retrouver. Je me souviens de discussions sur les typologies phonologiques, les dialectes berbères, leurs statuts sociaux, leurs vocalismes, leurs séquences consonantiques (avec ou sans schwa ?), ... C'était à Nantes, à Aussois, à Lyon, à Nancy...

Nos retrouvailles c'était aussi de franches rigolades, des restos, des hébergements partagés. Et les enfants, comment ça va ?

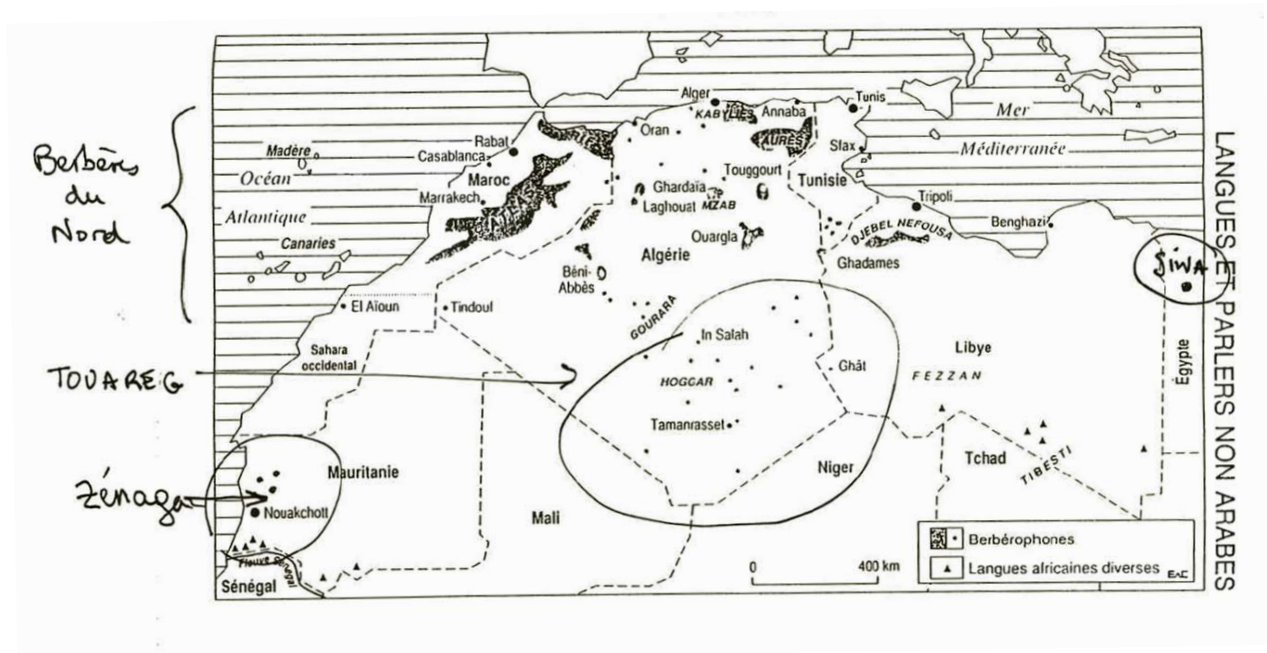
J'ai appris à connaître Naïma. C'était la fougue et la discrétion même.

Un jour de décembre 2004 j'ai appris. Très touchée. Très peinée. Il me semble que je le suis toujours autant.

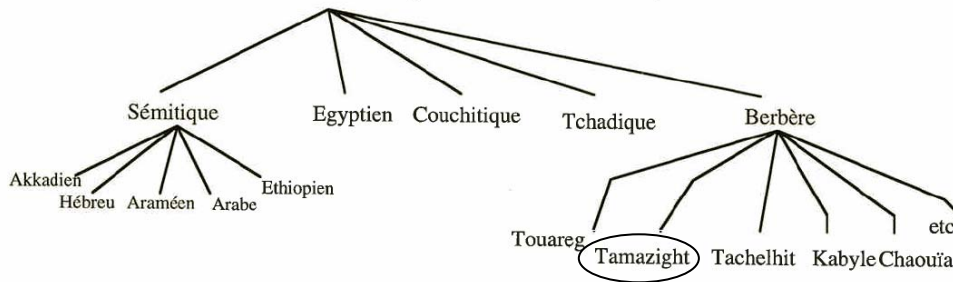
J'ai pleuré. Je garde le souvenir d'une grande sœur.

DOCUMENT A

Extrait du cours de Naima sur les langues berbères (Langues & Cultures)



Famille des langues Chamito-Sémitiques



DOCUMENT B

Texte tamazight retranscrit par Naima

Description des Langues

SDL S6 (Grinevald)

Locuteur de tamazight (dialecte Zaïan) : Lamane Saïd

Enregistrement fait en classe en Janvier 2004

aḍu əd θafufθ
le vent et le soleil

1) idɣ wass izməɣ waḍu əd θafufθ, ḍay innas waḍu i θafufθ (aḍ ikan): ɣzəm magg magg
ɣhəḍən iḍ nəkkɪn maḍ fəmmɪnθ. θənnas θafufθ waxxa

Un jour le vent rencontre le soleil, puis le vent dit au soleil (???) : "voyons qui est le plus fort moi ou toi ?" Le soleil lui répond : "d'accord !"

2) ḍay innas waḍu (...) idɣ uryaz ira ad iddu ɣər fa wansa. illa irsa fa (...) ɣas irsa (...)
bəzzaf ləhwayɣ [e: u:] wən iɣɪn ad as ikkəsən ləhwayɣ hat nətta agg ɣəhḍən

Puis le vent dit : (...) Un homme voulait aller à un endroit, il portait quelque (...) seulement, il portait beaucoup de vêtement [euh....] celui qui arrive à lui enlever les vêtements le voici c'est lui le plus fort.

3) innas waḍu wən iɣɪn ad as ikkəs ləhwayɣ nətta ag izhḍən, θənnas θafufθ waxxa

Le vent lui dit : "celui qui arrive à lui enlever les vêtements, c'est lui le plus fort" Le soleil lui répond : "d'accord !"

4) aḍu ar itɣuḍ ar itɣuḍ , aryaz ddəx, aryaz ddəx iqim s ləhwayɣ ləhwayɣ-ənnəs, wər ira
han ikkəs

Le vent soufflait, soufflait, l'homme ici, l'homme ici, reste avec ses vêtements, il ne voulait pas l'enlever

5) ḏay innas waḏu i ʔafuʔθ fəmin wa ʔa ay ʕzux iḏ aryaz aḏ ikkəs han ikkəs ləḥwayz-ənnəs maḏ ra?

Puis le vent dit au soleil : "toi ???? je vais voir si l'homme va enlever ses vêtements ou non ?"

6) ḏay ʔənnas ʔafuʔθ waxxa, ḏay ʔafuʔθ ʔəḥma bəzzaf, bəzzaf, ʔəḥma. aryaz [a:] a ittəkəs ləḥwayz-ənnəs s ʔihmi

Puis le soleil lui dit : "d'accord !" puis le soleil chauffe beaucoup, beaucoup, il chauffe.

L'homme [euh...], se met à enlever ses vêtements à cause de la chaleur.

7) ḏay innas waḏu, innas waḏu i ʔafuʔθ : ʕafi, fəmmīn agg ərran, ʕafi ʔərriḏi

Puis le vent lui dit, le vent lui dit au soleil : " c'est terminé ! c'est toi qui a gagné !, c'est terminé, tu m'as gagné

DOCUMENT C

Notes préparées par Naima pour une réunion de la fondation Volkswagen. (2000)

Notes sur le berbère et ses dialectes en danger

Présentation

Une situation sociolinguistique qui mérite d'être évoquée dans ce forum est celle de l'Afrique du Nord qui officiellement fait partie du Monde arabe et musulman. Depuis l'invasion arabe (autour de 620 = fondation de Kairouan (Tunisie)), le berbère langue maternelle des autochtones n'a cessé d'enregistrer un recul net devant une arabisation massive et programmée. Très tôt le rapport arabe/berbère s'est instauré dans une relation de déséquilibre dans laquelle l'arabe s'est imposé comme langue du sacré (le Coran), de l'écrit et du savoir légitime. Depuis des siècles le berbère s'est maintenu plus ou moins selon les régions. La situation actuelle (21ème siècle) est alarmante puisque les moyens mis en œuvre ont changé de nature : scolarisation généralisée, médias, service militaire, contrôle de la production culturelle et de l'environnement quotidien. Tout ceci concourt à une délégitimation symbolique et objective du berbère.

Extension et population

La langue berbère est actuellement en usage dans une dizaine de pays : Maroc, Algérie, Tunisie, Libye, Égypte, Niger, Mali, Burkina-Fasso et Mauritanie (cf. Carte). L'évaluation de la population berbérophone est une tâche difficile, il n'existe aucun recensement linguistique fiable. Il s'agit d'un sujet sensible qui déchaîne les passions. Plusieurs chiffres sont avancés, ils divergent considérablement selon les sources. Mais si l'on se situe en dehors de toute polémique, il semblerait raisonnable de considérer que le Maroc et l'Algérie abriteraient le pourcentage le plus élevé de berbérophones : 30 à 40% pour le premier pays et 20 à 25% pour le second. Les populations touarègues constituent le troisième groupe important avec ± 900 000 individus qui se répartissent de manière inégale : les pays du Sahel (Niger et Mali) sont mieux dotés que les pays du Sahara (Algérie et Libye). Pour le Burkina-Fasso, il s'agit d'une implantation plus récente et qui s'est développée au cours des années 70 à cause de la sécheresse et des tensions et conflits qui opposaient les militaires et la population touarègue du Mali et du Niger.

En dernier lieu viennent les isolats qui se situent sur les marges du domaine, et où le berbère est menacé d'extinction.

Les variétés berbères en danger

- à très court terme comme en Tunisie où l'on évalue les berbérophones à 60 000 individus répartis entre l'île de Djerba et quelques villages au sud du pays. La transmission de la langue semble interrompue et l'usage du berbère est relégué au stade d'idiome des vieux.
- à moyen terme comme en Mauritanie: le **Zénaga** (± 10 000 individus) et à l'oasis de Siwa en Égypte : le **Siwi** (± 10 000 individus). La transmission de la langue se fait encore dans ces contrées, préservée ainsi par l'éloignement d'un pouvoir central qui prône l'arabisation l'unité et l'appartenance arabe et islamique.
- à long terme comme au nord Libye : **Zouara** et Djebel **Nefoussa** où le sentiment d'appartenance berbère est vécu de manière positive et où l'on manifeste de la résistance à l'égard de l'arabe.



Naima dans le vieux village de Sned (Tunisie), juin 2004 – (photo J.-M. Dugoujon)